

Christian Demoulin

Pour une École post-moderne

Lorsque j'ai adhéré à l'École en 1981, après l'échec de la Cause freudienne, ce qui justifiait mon choix peut être épinglé de deux termes : sérieux et rigueur dans le champ lacanien. Ce choix, je ne le regrette pas. Il y a longtemps pourtant que, comme beaucoup de collègues, j'éprouve un certain malaise dans l'École, malaise qui s'est aggravé au fil du temps et que les événements récents ont exacerbés. En nous restituant la parole, le Forum me permet de mieux cerner ce malaise, avec l'espoir d'y porter remède.

Souvent j'ai mis ce malaise sur le compte de la difficulté bien connue de toute organisation de psychanalystes, difficulté renforcée par l'enjeu de la passe. Parfois aussi, prenant la faute sur moi, je l'ai attribué à mon côté franc-tireur ou hobereau de province. Mais, à présent, je pense qu'il y a autre chose qui n'a pas encore été nommé, à ma connaissance. Ma thèse est la suivante : la lecture de Lacan qui a prévalu jusqu'à présent à l'ECF s'est opérée sur fond d'idéologie moderne et c'est cette idéologie moderne qui ne tient plus la route en cette fin du XXème siècle. Nous assistons peut-être à ses derniers soubresauts.

Qu'est-ce que je veux dire par là ? Relevons d'abord que l'expression « idéologie moderne » est une sorte de pléonasmе, ce qu'on nomme modernité se caractérisant notamment par le règne des idéologies et, plus précisément, par la soumission de l'éthique à l'idéologique. Il est excessif de parler de « la fin des idéologies » mais ce qui caractérise notre époque dite post-moderne, c'est que la préoccupation éthique domine la considération idéologique. Essayons de caractériser l'idéologie moderne par une formule partielle mais, je l'espère, éclairante. L'idéologie moderne se caractérise par l'exaltation du radicalisme de la pensée et de l'extrémisme de l'action. Le pouvoir de séduction d'une pensée radicale reste grand et le prestige héroïque de l'action extrême est intact mais nous ne pouvons plus à présent confondre l'extrême et le radical avec le sérieux et le rigoureux. Or c'est cette confusion propre aux modernes qui rend compte des surenchères dogmatiques et manichéennes que nous connaissons.

L'enseignement de Lacan nous permet de démonter l'illusion radicale en faisant valoir que la théorie radicale repose sur la notion de totalité, laquelle ne peut se construire sans renvoyer à un maître unique : pas de dictée totale sans dictateur. Freud déjà l'avait compris : le dictateur (de *dictare* fréquentatif de *dicere*) concentre sur lui la puissance du transfert et hypnotise la foule. Lacan ajoute que ce qui opère est la coalescence du I de l'identification idéale et du petit *a* comme agalma. C'est cette coalescence qui doit se défaire à la fin d'une analyse par la fameuse traversée du fantasme. La totalité qu'exige le radicalisme ne peut se maintenir sans l'extrémisme comme exclusion de l'Autre en tant que, n'étant pas le Même, il échappe à la totalité. La

différence ne peut qu'être déniée ou pensée comme déviation, trahison, jouissance pernicieuse et dès lors, elle est vouée à l'exclusion, la ségrégation voire l'extermination.

L'idéologie moderne telle que je la caractérise a fait son temps. Elle a perdu son pouvoir créateur et ne se manifeste plus que comme répétition mortifère. En art, il semble que ce modernisme ait achevé son programme et ne soit plus capable de produire autre chose que de fausses audaces censées épater – encore – le bourgeois. En politique, il est difficile d'aller plus loin que l'extermination du peuple par les organes du pouvoir. Dans les sciences humaines, c'est sans doute le structuralisme qui a poussé à son terme le programme des modernes.

Lacan a été un des premiers à prendre acte des limites de l'approche structuraliste : il décompte la structure là où Lévi-Strauss voulait en faire une totalité. Les sciences dures ne sont pas épargnées : la pensée totale est passablement ébranlée en physique. Il suffit d'évoquer ici les travaux de Prigogine sur la théorie du chaos : pas tout du monde physique ne peut être mis en équation. L'épistémologie a suivi le même mouvement après Popper, que l'on évoque Feyerabend ou Bruno Latour et ses élèves. Plus personne ne croit à un système formel clos permettant d'asserter ce qu'est la science. Là aussi Lacan reste actuel avec sa vérité pas-toute et ses bouts de réel.

Les post-modernes ne croient plus au radicalisme et à l'extrémisme.

L'idée de totalité ne leur convient pas, ni la référence-révérence à un maître unique. Précisons cependant qu'il ne s'agit pas de monter dans le bateau post-moderne comme nouvelle idéologie. Car il y a un risque du post-modernisme, c'est le risque d'un retour à l'éclectisme, au « tout se vaut » ou au « tout n'est que fiction ». Le point de vue post-moderne nous sert de point d'Archimède pour soulever le fardeau de l'idéologie moderne. Mais il nous faut « être post-moderne de la bonne manière », c'est-à-dire garder la rigueur et le sérieux qui permet de serrer le réel en nous débarrassant du radicalisme doctrinaire.

Une question vient ici. Freud et Lacan n'étaient-ils pas, chacun à leur époque, typiquement des modernes ? C'est en effet à ce titre qu'ils ont été reçus par la culture mais, comme tous les grands créateurs, ils transcendent l'idéologie de leur temps. Ils en arrivent même à produire l'instrument permettant l'analyse de cette idéologie. Si Freud écrit les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, le vrai moderne, c'est Wilhelm Reich et sa *Révolution sexuelle*. Le côté moderne de Freud, c'est le principe de plaisir. *Totem et tabou* sort de ce cadre et conduit Freud à l'« Au-delà du principe de plaisir », lequel est un au-delà de l'idéologie moderne car il en démonte les mécanismes. Ainsi « Psychologie collective et analyse du moi » rend compte de l'effet d'hypnose induit par l'identification au leader et *Malaise dans la civilisation* aborde, entre autres, les mécanismes de la ségrégation.

Lacan a été considéré comme un représentant éminent de la modernité, en particulier dans les années 70. Pourtant, lui aussi a su résister aux sirènes modernistes. J'en donnerai trois exemples : partant de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », s'il avait été moderne, Lacan aurait proposé une théorie du tout langage et de la cure comme fiction. Or, on le sait, à cet extrémisme du signifiant, Lacan s'est toujours refusé. Second exemple : la pointe de la modernité en science humaine, c'est Michel Foucault qui annonce en 1966 (*Les mots et les choses*) la mort du sujet. Par rapport à ce point de vue radical, Lacan paraît bien tiède avec son sujet divisé. Enfin, comme nous l'avons vu, Lacan met en question la notion de totalité fondée sur le leader unique en position d'exception avec son corrélat d'exclusion de l'Autre : diffamation (Lacan équivoque sur « on la dit femme / on la diffame », car l'Autre c'est d'abord, mais pas seulement, l'Autre sexe), dénonciation des traîtres à la cause, censure, ségrégation, excommunication – soit ce que Lacan lui-même a subi de ses collègues de l'IPA. Lacan fait un sort à ce point de vue de la totalité en le situant au niveau de la sexuaction mâle : la horde des mâles et son chef totémique. Par contre, du côté féminin, il introduit la dimension du « pas-tout », de l'un par un (une par une) et du sans exception.

Ne peut-on considérer qu'en introduisant le pas-tout Lacan est post-moderne avant la lettre ? Le pas-tout serait-il le fin mot du post-modernisme ? Quoi qu'il en soit, pour Lacan la théorie doit comporter le manque à tous les étages. Le sérieux renvoie à la série et la rigueur nécessite de ne pas boucher les trous de la théorie par des énoncés dogmatiques. Lacan n'est pas le « Maître absolu » mais l'« Excommunié de l'IPA ». Pour lui, l'analyste n'opère pas de la place du maître mais de la place de l'objet (a) destiné *in fine* à remplir la fonction de rebut voire de déchet, soit la place d'exclu du discours de la totalité. Comme enseignant, Lacan ne se considérait pas non plus comme un maître mais comme un analysant réinterrogeant la théorie. C'est dans cette voie qu'il nous faut poursuivre et c'est loin d'être gagné d'avance. La chance des forums est d'être partis de l'initiative d'analystes mis en position de rebuts de l'Ecole-Une.

A nous d'être post-modernes à la manière de Lacan. Ceci implique une éthique fondée non sur la soumission à quelque instance surmoïque mais sur ce que Marc Strauss désigne excellemment comme éthique de la courtoisie (cf. son article dans *link* n° 2, « L'Ecole et le groupe »).

L'éthique de la courtoisie se base sur le refus de l'identification à l'Autre du savoir – mieux vaut une élaboration balbutiante qu'une brillante dissertation sans risque – et sur le respect de la singularité – singularité du symptôme par lequel chacun se débrouille avec le non rapport sexuel.

Quelles conséquences tirer de ceci pour la passe ? Je renvoie à mon texte « La passe et l'École » mais je souligne à nouveau trois points : 1/ retour à une conception de la passe comme expérience permettant de réinterroger nos énoncés théoriques et leur portée clinique. 2/ oui à la

passé à l'entrée où il s'agit de « faire confiance à l'inconscient pour se recruter » 3/ la nomination d'AE ne doit pas être conçue selon le modèle idéalisé d'une sélection d'analystes enseignants d'élite promus gardiens de la cause mais au contraire comme invite au sujet nommé pour un temps limité à faire preuve d'initiative en tenant le rôle d'empêcheur de penser en rond dans l'École. Non pas consolider le tout mais introduire du pas-tout.

